

Marcela Toledo França de Almeida

Creation, invention: there is nothing more real than this body that I imagine; there is nothing less real than this body I touch that turns into a heap of salt or vanishes into a column of smoke. With that smoke my desire will invent another body. (Octavio Paz)

Parmi les thème de l'inaccessibilité, pourrions commencer par la discussion sur les limitations du travail de psychanalyse dans les institutions publiques, cependant, en tant que proposition du présent article, ce thème s'étendra sur l'inéchappable de l'inaccessibilité du travail de psychanalyse dans tous les espaces elle se réalise en processus.

La question à présenter survient à partir d'une consultation clinique interne à un organisme, dans une institution d'enseignement de psychologie. Je présente ce qui pose question à partir du cas d'Elvira, une dame qui, sans en être bien sûr dit avoir plus de 50 ans de vie. Elle arrive jusqu'à l'organisme en quête de soins psychologiques pour sa fille adoptive. Pour un temps, c'est la fille qui reçoit l'attention de la psychanalyste, mais au fil du temps, Elvira démontre son désir d'être écoutée.

Le début de cette thérapie ne compte pas plus de quatre mois. Elle se présente comme celle qui, en héritage, a reçu le « don de la souffrance ». Toute sa vie, elle n'avait fait que souffrir sous le joug des « animaux », ses proche. Elle dit ne pas leur ressembler et souffre de n'avoir pas réussi à faire de ses enfants des personnes plus éduquées.

Elle ne se souvient pas avoir vécu une vie sans abus sexuel ville, toujours commis par ses frères. L'aîné est mort croyant qu'elle était l'la femme de sa vie, et le second, s'apercevant de sa souffrance, désista d'abuser de son corps. Sa souffrance étant amplifiée par les souvenirs d'abandon des parents. Elle suppliait pour ne pas aller aux champs toute seule avec ses frères, mais sa mère disait que s'il se passait quelque chose, c'est parce qu'elle laissait faire. Elle se plaint du manque du père et demande si elle ne devrait pas avoir « pris soins », pour qu'elle ne soit pas abandonnée à la réalité de son corps. Lorsqu'elle était jeune,

elle tenta d'échapper et ne pouvait le faire qu'avec l'excuse de s'occuper de quelqu'un de malade dans la famille. Elle chercha une aide médicale, et là aussi fut violée. Au long des années, le viol se passe diverses façons dans sa vie et elle reste en quête de trouver une réponse au moyen d'une institution qui l'oriente dans sa douleur et dans celle de ses enfants.

Malgré tous ces abandons, Elvira continue à demander des institutions une réponse qui change l'ordre des faits. Elle commence les sessions disant que seule la mort la délivrera de cette vie de souffrance. Son fantasme tourne autour des soins. Elle dit que dans le passage à la mort, elle a soigné presque tous ceux qui l'ont fait souffrir. Ceci est son pacte avec Dieu. Elle soigne à tous ceux qui ont besoin d'elle et en échange elle recevra une mort tranquille.

Les récits d'horreur par lesquels elle est passée se limite à un point de silence. Dans son discours, le silence est traversé par le désir de mort : « seule la mort me délivrera de cette vie de souffrance ». Avec cette phrase, elle ponctue l'inaccessible de sa souffrance et pointe vers plus. Comment dire plus ? L'image fixe et se répète dans sa crudité.

Quelques questions se posent. Comment un corps vécu en tant que chair, dans les premiers rapports d'un sujet, peut-il en venir à être un corps pulsionnel et s'établir devant l'horreur de la chute, s'éloigner du désarroi original ? Quel objet est-ce qui fait que le sujet se fixe et transite entre l'imaginaire et le symbolique dans l'expérience du réel ? Elle désire, ne serait-ce que la mort. Un désir la guide, en quête d'un autre ordre institué.

Elle cherche à parler à quelqu'un, quelqu'un de professionnel qui ait un savoir, cherche dans un langage un appui pour son corps. On sait que, hors du langage, le corps n'est pas perçu en tant qu'unité mais en tant que fragment chaotique qui, au moyen de la nécessité physique encore vécue seulement par des organes fragmentés, le supposé sujet souffre d'un excès d'énergie qui circule sans direction. Le corps fragmenté requiert la construction d'un contour, d'une limite qui organise l'insupportable du non-sens.

Dans l'insupportable des premières expériences de vie, on rencontre la notion de l'état de détresse qui, chez Freud, concerne l'expérience de dépendance extrême de l'autre. Cette expérience est la marque du trauma, en effet l'accumulation d'énergie dépasse la possibilité d'une résolution par le biais du travail psychique. Dans la détresse, le trauma se présente.

La détresse, prise ici comme point traumatiques, se présente dans un état de non limite du sujet dans lequel il se perçoit dans un chaos où son énergie circule sans direction. Mais ce sera dans le rapport à l'autre, ce qui n'est pas de l'ordre du spectaculaire ou du ressemblant, mais de l'ordre du symbolique, que le sujet pourra trouver le désir et la possibilité de l'organisation de son énergie.

Le langage colonise un territoire par le biais de ces bornes, rendant possible un tracé. En disant ce qui manque, le fantasme apporte au sujet la réalité et le réel ne l'atteint pas de forme dévastatrice, mais est tempérée par les signifiants qui structurent le fantasme. Le fantasme structuré par le symbolique, maintient les images en glissement dans la chaîne de signifiants sans se cristalliser : une structure mobile qui n'est pas emprisonnée dans l'imaginaire. Il s'agit d'un mouvement qui suit le parcours pour trouver cet autre imaginaire qui ne sera pas atteint.

À ce point de marquage du manque, commun à tous les êtres humains, l'art se rapproche du fantasme par leur biais, le manque se présente inévitablement comme ce qui échappe, comme le reste qui trace ses productions humaines. Ainsi, comme toutes productions humaines, l'art se maintient en tension sans arriver à combler le vide qu'elle dénonce. la dévoile l'inconfort et ne le résout pas, mais il maintient l'attention pour que celui-ci se développe dans la traversée du fantasme.

L'illusion offerte par l'oeuvre d'art est entourée d'un fil fragile, lésé par un espace distinct de la création d'un vide transformé en un espace de création de l'illusion. Lacan suggère que, par le biais d'un espace d'illusions, l'artisan fait de celui-ci un support pour la réalité ceignant la chose(*das Ding*). Il ne s'agit pas d'une tentative de recréer l'espace vide, de représenter la chose. Au contraire, ce serait la création d'un contour pour l'art, une distinction de l'hétérogénéité de ce qu'on peut apprendre et de l'inappréhensible par la construction d'un bord.

Quelque chose échappe même à l'image, mais il n'échappe pas le et la propre inaccessibilité du contenu dans sa totalité. Comment donner forme à l'inaccessible ? La patiente en question me renvoie au travail de Cindy Sherman, *Untitled film stills*. Comme face à ces scènes photographiées, j'attends ce que cette femme qui voit quelque chose que je ne peux pas voir, me parle de sa douleur et de sa jouissance dans cette position qui ne s'est pas encore faite scène mobile, et se maintient en *stills/still*.